

IX

JEAN LE TEIGNOUS (1)

Il y avait une fois ;

— Cric ! — Crac (2), — Sabot ! — Cuiller à pot ! — Soulier de Dieppe ! — Marche avec ! — Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Je passe par une forêt où il n'y avait point de bois, par une rivière où il n'y avait point d'eau, par un village où il n'y avait pas de maison. Je frappe à la porte et tout le monde me répond. Plus je vous en dirai, plus je vous mentirai, je ne suis point payé pour vous dire la vérité.

*
* *

Il y avait une fois — par une bonne fois — un homme et une femme très âgés : l'homme avait quatre-vingts ans et la bonne femme soixante-dix. Du temps qu'ils étaient amoureux, ils avaient eu un petit garçon.

Il est bon de vous dire que le mari dit à sa femme :

(1) Ce conte s'appelle aussi Jean le Fin.

(2) Ce commencement est celui usité à bord pour demander le silence avant de commencer. Le conteur dit cric ! Les autres répondent : crac ! et ainsi de suite.

— Nous trouvons bien une marraine, mais je ne sais où prendre un parrain.

La femme lui répondit :

— Il faut cependant que tu ailles chercher un parrain ; — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Sa route faisant, le bonhomme rencontra un beau monsieur qui lui dit ;

— Bonjour, monsieur, où allez-vous comme cela ?

— Ma foi, je m'en vais à la recherche d'un parrain ; ma femme vient d'avoir un petit garçon : j'ai bien trouvé une marraine, mais je ne sais où prendre un parrain.

— Voulez-vous que je sois le parrain de votre enfant ?

Le bonhomme voyant le monsieur si bien habillé, lui répondit :

— C'est peut-être pour vous gausser de moi que vous me proposez cela.

— Non, dit-il, c'est bien vrai que je veux être le parrain de votre garçon.

— Hé bien ! suivez-moi, je vais vous conduire au logis.

En arrivant dans la cabane, le monsieur alla au lit de la bonne femme et lui demanda comment elle se portait.

— Merci, monsieur, je vais mieux maintenant qu'il n'y a un moment.

— Voulez-vous que je sois le parrain de votre enfant ?

— Oui, monsieur, j'y consens avec plaisir.

— Mais où est la marraine ?

On lui dit :

— La voilà qui tient l'enfant sur ses bras.

Quand l'enfant fut habillé, on le porta au bourg

pour le baptiser ; le parrain fouilla dans sa poche, et dit au bonhomme.

— Tenez, voilà mille francs, achetez de quoi souper, car nous mangerons ce soir ensemble.

Mais il est bon de vous dire que dans ce temps-là le parrain n'avait pas besoin d'entrer à l'église ; il dit à la marraine :

— Entrez dans l'église, et donnez un nom à l'enfant ; pendant ce temps-là, je vais faire préparer le café.

Après le baptême, ils vinrent tous prendre le café, puis ils s'en retournèrent à la maison bien tranquillement, apportant de la pâtisserie pour la mère, et des dragées pour mettre sur la table, comme c'est l'usage aux baptêmes.

Mais comme la cuisinière avait reçu mille francs, les oies et les poulets fumaient sur la table, rien ne manquait ; et les petits cochons rôtis couraient par les rues la fourchette sur le dos et la moutarde au cul, et on courait après pour les attraper si on pouvait.

Une fois le souper terminé, le parrain alla au lit de la mère pour lui dire à revoir ainsi qu'au bonhomme :

— Je veux, dit-il, mon cher compère, que vous me promettiez une chose.

— Laquelle ?

— Vous enverrez mon filleul à l'école aussitôt qu'il marchera seul, dans un mois d'ici à peu près.

— Comment, dit le bonhomme, dans un mois d'ici ? c'est à peine s'il pourra voir le jour.

— Soyez sûr, répondit le parrain, que dans un mois il verra bien le jour et qu'il marchera très bien. Dans un an et un jour, je reviendrai le chercher.

*
* *

Il est bon de vous dire qu'au bout de huit jours l'enfant appelait papa et maman, au bout de quinze jours il marchait par la place et parlait de tout comme une grande personne.

— Comment, dit la mère à son bonhomme, voilà ce qui m'étonne bien, jamais je n'avais vu pareille chose.

Au bout d'un mois, on envoya l'enfant à l'école. La première journée, il apprit son alphabet, la seconde il sut épeler, la troisième on le mit à lire, et le maître d'école, bien surpris, dit au recteur :

— Depuis vingt ans que je fais la classe, je n'ai jamais vu chose pareille à celle qui se passe aujourd'hui : j'ai un enfant qui en deux jours a appris à épeler. S'il continue, dans quinze jours il saura tout son syllabaire.

A la quinzième journée, on le mit à écrire, deux jours après à faire des dictées, un mois après à faire des chiffres, et en cinq semaines il sut ses quatre règles.

Il est bon de vous dire que le maître d'école fit parler de l'enfant dans le journal, car jamais on n'avait vu pareille chose.

Au bout de deux mois, son maître lui dit qu'il fallait changer d'école, et il retourna chez ses parents qui l'avaient mis en pension avec l'argent du parrain. En rentrant chez son père et sa mère il leur sauta au cou, en disant :

— Ah ! papa, je vais changer d'école.

— Comment, répondirent les bonnes gens, changer d'école ; tu as donc fait le gamin et on t'a mis à la porte ?

Ils ne pouvaient croire leur garçon si instruit, et

pourtant en deux mois, il avait étonnamment grandi.

— Non, dit-il, je n'ai pas fait le gamin, mais mon maître n'a plus rien à m'apprendre, et je vais à une école plus forte.

Il resta deux mois dans cette école, et le maître fit parler de lui dans les journaux ; l'inspecteur des écoles passant l'interrogea, et il répondit si bien à ses questions qu'il le fit mettre dans une école supérieure, où en peu de temps il devint plus instruit que le maître.

*
* *

Le parrain revint à la cabane de son filleul.

— Bonjour, monsieur et madame, dit-il.

Mais comme le bonhomme et la bonne femme ne l'avaient pas revu depuis un an et un jour, ils ne le reconnaissaient plus.

— Comment, dit le parrain, vous ne me connaissez pas ?

— Non, monsieur, je ne crois pas jamais vous avoir vu.

— Vous ne savez donc pas que c'est moi le parrain de votre enfant : où est mon filleul ?

Quand les bonnes gens entendirent cela, ils lui firent mille honnêtetés et l'invitèrent à passer à table. Ils s'étaient mis à leur aise avec l'argent qu'il leur avait donné.

Tout en mangeant, il disait :

— Hé bien, mon filleul, apprend-t-il bien ?

— Ah ! dit la bonne femme, jamais on a vu pareille chose, il a déjà changé trois fois d'école, et on a parlé de lui dans les journaux. Vous ne les avez donc pas lus ?

— Allez chercher mon filleul, je veux le voir.

Le père alla chercher son fils ; mais il y avait ce jour-là une composition, l'enfant aurait bien voulu rester à la faire, et il disait à son père :

— Ah ! papa, vous me faites tort. Pourquoi êtes-vous venu me chercher aujourd'hui ?

— C'est ton parrain qui est chez nous, et il est venu pour te voir.

— Mon parrain ? dit Jean, je ne l'ai ni vu ni connu ; pourquoi vient-il me voir aujourd'hui ?

— C'est qu'il avait promis le jour de ton baptême de venir te voir au bout d'un an et un jour, et il n'y a point manqué.

En arrivant à la maison, l'enfant dit au monsieur :

— Bonjour, mon parrain, vous a-t-on invité à manger un morceau ?

— Oui, oui, filleul, j'ai bu et mangé ce qui m'a fait plaisir. Comme tu as grandi ! As-tu un peu d'instruction ?

— Ah ! répondit Jean, oui, mon parrain, il y en a plusieurs qui ont la barbe au menton, et qui n'en savent pas aussi long que moi.

Le parrain dit au père et à la mère :

— Mon filleul va s'en aller avec moi.

— Ah ! répondirent le bonhomme et la bonne femme, comment allons-nous faire à nous passer de notre cher petit gars ?

— N'ayez pas peur, il n'aura pas grand mal : il sera seulement chargé de garder mon château quand je serai absent.

— Hé bien, mon enfant, dit la mère, veux-tu bien suivre ton parrain ?

— Oui, répondit l'enfant qui ne voulait pas refuser.

Le parrain fouilla encore dans sa poche, et en retira dix mille francs qu'il donna aux bonnes gens pour les mettre à l'aise, et il dit à son filleul :

— Il faut que nous partions ; embrasse ton père et ta mère et dis-leur au revoir.

En partant, Jean le Teignous dit à ses parents :

— Ne pleurez pas, dans un an et un jour, je reviendrai vous voir.

*
*
*

Voilà le parrain et le filleul qui se mettent en route — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Il est bon de vous dire que sur la route, le parrain dit à son filleul qu'ils allaient trouver une cavale qui les emmènerait promptement.

Quand la cavale arriva :

— Comment, parrain, dit Jean, vous n'avez rien qu'un cheval !

— Sois tranquille, il est bien capable de nous porter tous les deux.

— Pourtant si nous avions eu chacun le nôtre nous aurions été plus à l'aise.

— Je vais monter devant, tu seras derrière moi, et tu me tiendras par mon habit. Y es-tu ? attention au coup d'éperon.

Le cheval marche des quatre pieds, et les voilà partis. — Marche aujourd'hui ; marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. A chaque heure le cheval parcourait dix lieues.

— Sommes-nous bientôt arrivés, parrain ?

— Non, pas encore ; marche toujours.

Pour la seconde fois, Jean qui commençait à s'impatienter demanda s'il y avait encore beaucoup de route à faire.

— Ah ! répondit le parrain d'un ton sévère, tu vas finir par m'ennuyer avec tes questions.

Le filleul tout penaud regardait son parrain ; toutefois après un long intervalle, il se hasarda à renouveler sa demande.

— Bientôt, dit le parrain, tu vas apercevoir une voûte sous laquelle il faut que nous passions pour pénétrer dans mon château.

Jean ouvrait de grands yeux, et bientôt il s'écria :

— J'aperçois la voûte devant nous.

Quand on arriva au portail du château, le cheval n'attendit pas que la porte fût ouverte, il sauta par dessus et le voilà dans la cour.

— Ah ! parrain, que vous avez un cheval leste !

— J'en ai à l'écurie un autre qui saute plus de moitié mieux, je vais te le faire voir.

En descendant de cheval à la porte de l'écurie Jean s'écria :

— Vous me disiez que vous n'aviez qu'un cheval à l'écurie, j'en vois deux, et celui qui nous a amenés fait le troisième.

— Dans l'écurie il y a un seul cheval, l'autre bête est une mule. Mais nous voici arrivés, et je vais te dire l'ouvrage que tu as à faire. Je suis obligé d'être souvent en route, de sorte que j'habite rarement ici. C'est toi qui seras le gardien du château, et il t'appartiendra un jour venant.

— Ah ! pensa le filleul, c'est moi qui serai riche alors.

— Voici, continua le parrain, quelle sera ta besogne : tu auras soin de ces deux chevaux ici, tu leur donneras de l'avoine, du foin, de l'eau fraîche, et de temps en temps du pain afin qu'ils soient toujours, comme maintenant, en bon état ; et malheur à toi s'ils viennent à pâtir.

— J'aurai aussi bien soin de la mule, dit le filleul.

— Non, répondit le parrain ; au lieu de lui donner

du foin, de l'avoine et du pain, tu la battras chaque jour avec un gros bâton.

— Si je ne lui donne rien à manger, comment fera-t-elle à vivre ?

— N'aie pas peur, elle a la vie plus dure que toi et que moi aussi. Soigne bien tes chevaux, et tout ira bien. Mais si tu ne bats pas la mule, prends garde à toi, car je le saurai. Maintenant nous allons entrer dans le château.

Quand ils furent arrivés dans le salon, le parrain de Jean le Teignous lui dit :

— Voici une petite baguette ; quand tu auras besoin de quelque chose, il te suffira d'en frapper trois coups sur la table en disant : « Par la vertu de ma petite baguette je désire ceci », et tu auras tout ce que tu auras demandé.

— Dame ! s'écria le filleul, voilà qui est tout à fait commode ; avec cela on peut se passer de cuisinière.

Le parrain prit la petite baguette, et en frappa trois coups sur la table en disant :

— Par la vertu de ma petite baguette, qu'il me soit apporté de la soupe de bœuf.

Et la soupe fut servie à l'instant. Il demanda ensuite un ragoût, un rôti et tout ce qu'il faut pour faire un bon dîner, et au dessert on eut de la pâtisserie en abondance.

— Votre baguette est bien commode, parrain, et si j'étais à votre place je ne la céderais pas pour beaucoup d'argent.

Quand le repas fut achevé, le parrain dit :

— Maintenant nous fumerions bien un cigare.

Il frappa la table de sa baguette, et ils eurent un paquet de cigares et des allumettes. Pendant que le parrain était en train de fumer son cigare, il lui arriva une dépêche, et il dit à son filleul :

— Voici une lettre qui m'oblige à être absent pendant quarante-huit heures ; je te laisse la petite baguette afin que tu puisses boire et manger quand il te plaira. N'oublie pas les chevaux et la mule. Tu n'as pas encore visité le château, voici cent clés qui ouvrent cent chambres ; tu pourras en visiter quatre vingt-dix-neuf, mais je te défends de mettre les pieds dans la centième.

— Ma foi, dit le filleul, je m'en passerai bien, j'aurai assez à m'occuper de parcourir et de regarder les quatre-vingt-dix-neuf autres.

— Quand tu auras vu les chambres, tu pourras aller te promener dans le jardin qui est rempli de fleurs et d'arbres curieux. Mais prends bien garde d'entrer dans la centième chambre, car je le saurais.

*
* *

Quand son parrain fut parti, Jean commença à visiter les chambres.

Il est bon de vous dire que les clés étaient numérotées. La première chambre était pleine d'or, la seconde remplie d'argent.

— Ah ! dit le filleul, si cela continue je ne suis pas près d'arriver à la dernière chambre. C'est un endroit joliment cossu ici, et je suis bien tombé !

La troisième contenait des bijoux, et plus Jean allait, plus il voyait d'objets précieux.

Il était si occupé à regarder tout cela qu'il ne songeait plus à ses chevaux et à sa mule. Il finit tout de même par y penser, et il alla à l'écurie, bouchonna et étrilla ses chevaux, leur donna de l'avoine et du foin, puis il prit un bâton et n'épargna point les coups à la mule qui sautait dans l'écurie et faisait pitié.

— C'est dommage tout de même, dit Jean, de frapper une si jolie petite mule, et je ne le ferais pas si mon parrain ne me l'avait commandé.

Quand le parrain fut de retour, il lui demanda s'il avait bien fait son service.

— Oui, dit-il, et j'ai battu la mule si fort que j'en avais pitié.

— Il ne faut point avoir pitié de cette bête-là ; continue à la frapper. As-tu visité toutes les chambres ?

— Non, il m'en reste encore quelques-unes à voir.

— Surtout, fais attention à ne pas entrer dans la centième, je t'en avertis pour la seconde fois.

— Ah ! je saurai bien m'empêcher d'y aller, c'est toujours de plus beau en plus beau.

— As-tu fait un tour de jardin ?

— Non, pas encore.

Ils allèrent dîner, et le repas leur fut servi quand ils eurent frappé la table avec la petite baguette ; mais à la fin du repas le parrain reçut une dépêche qui lui disait de s'absenter pour huit jours.

— Mon filleul, dit-il, je vais être encore huit jours dehors ; fais bien ton service comme de coutume, et surtout ne ménage pas la mule.

Son parrain parti, Jean continua à visiter les chambres, plus il allait, plus c'était beau, et quand il arriva à la centième, il dit :

— Celle-ci doit être encore plus curieuse que les autres, il faut que je voie ce qu'il y a dedans.

Il ouvrit la centième chambre, et dès que la porte fut entr'ouverte, il aperçut des corps dont les uns étaient pendus au plafond, tandis que les autres étaient sur le plancher couchés dans leur sang. Il recula effrayé, et sa clé tomba dans le sang ; il voulut l'essuyer, mais la tache ne s'en allait pas. Il ferma la

porte, et descendit pour laver sa clé à grande eau, mais plus il la frottait, plus la tache de sang devenait grande. Tout en la lavant il pensait à des livres qu'il avait aperçus sur un meuble derrière les cadavres.

— Ma foi, dit-il, puisque j'en ai tant fait, je veux visiter tout. J'irai peut-être prendre place au milieu de tous ces corps morts, mais tant pis.

Il retourna à la centième chambre, et ouvrit un livre ; comme il était instruit, il le lut facilement, et vit que ce livre enseignait la manière de se changer en bête, en fourmis, en papillon, en oiseau.

Il voulut en faire l'expérience et se transforma en oiseau.

— Bon, dit-il, je n'ai plus peur de mon parrain ; mais, pensa-t-il au bout d'un instant, si je suis en oiseau, il pourra me tuer, je vais me changer en fourmi et me cacher dans un petit trou sous le seuil de la porte, et il passera par-dessus moi sans me voir.

Il se changea en fourmi, puis redevenant homme il alla à l'écurie soigner ses chevaux, et quand il les eut pansés, il se mit à frapper la mule.

— Ah ! lui dit-elle, au lieu de me battre comme tu fais, tu agirais mieux en me donnant à boire et à manger. Sais-tu ce que tu viens de faire ?

— Tiens ! est-ce que les mules parlent maintenant ?

— Oui, répondit-elle, et c'est pour ton bien. Tu n'as pas de temps à perdre. Tu es allé dans la centième chambre malgré la défense de ton parrain ? Qu'y as-tu vu ?

— Des pendus et des cadavres baignés dans leur sang,

— Hé bien ! ce sont tous les domestiques qui sont venus ici avant toi. Et toi, si tu ne fais pas ce que je vais te dire, bientôt tu seras comme eux.

— Ah ! dit Jean, je vais t'écouter, ma mule.

Il la soigna de son mieux, remplit sa mangeoire d'avoine, et lui mit du foin jusqu'au ventre, puis il alla frapper les chevaux à tour de bras, ainsi que lui avait dit la mule.

— Ton parrain, ajouta-t-elle, a encore cinq jours à rester dehors ; es-tu allé te promener dans le jardin ?

— Oui.

— As-tu aperçu une cloche suspendue à un pommier et une fontaine placée dans un coin ?

— J'ai vu tout cela.

— Hé bien, fais attention à ce que je vais te dire et n'oublie rien, car ton parrain va bientôt arriver. Tu vas prendre tous les draps de lit qui sont dans la lingerie, en entourer le battant de la cloche, et l'attacher solidement ; car cette cloche sonne quand il y a du nouveau au château, et ton parrain en entend le son, serait-il à mille lieues d'ici.

Quand tu l'auras bien attachée, tu te plongeras jusqu'au cou dans la fontaine, et tu reviendras ici, laissant là l'or et l'argent, et ne prenant pas la moindre chose qui ne t'appartienne.

— Pourtant, dit Jean, je voudrais bien prendre la petite baguette.

— Non laisse-la aussi, et viens me rejoindre au plus vite, car nous n'avons pas de temps à perdre.

Quand il eut fait tout ce que lui avait prescrit la mule, il revint à l'écurie, et là elle lui dit :

— Maintenant, mets-moi sur le dos cette vieille selle, et à la bouche cette vieille bride.

— Si je te mettais cette belle bride et cette superbe selle, tu serais plus gentille.

— Non, fais ce que je te dis, et je vais tâcher de te délivrer.

Quand la mule fut sellée et bridée, elle lui dit :

— Prends ton étrille, prends ta brosse, prends ton bouchon, saute sur mon dos, et nous allons partir.

La mule sort dans la cour, et sans attendre que la porte soit ouverte, elle saute par-dessus le portail.

*
* *

Les voilà en route, — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. Ils se dirigeaient vers la terre sainte.

— Ah ! lui dit la mule, veille bien et regarde si tu ne vois rien ; car ton parrain sait maintenant que nous sommes partis : la cloche à force de battre a coupé les cordes et les draps du lit ; et il a un cheval qui va bien plus vite que nous : s'il met la main sur nous, nous sommes perdus. Ne vois-tu rien ?

— Non.

— Tu ne vois rien ? demanda la mule quelque temps après.

— Non.

— Vois-tu quelque chose maintenant ?

— Oui, j'aperçois une fumée qui vient par derrière nous.

— Fais attention à ce que je vais te dire : prépare ton bouchon ; est-il prêt à arriver !

— Ah ! ma mule, il nous touche.

— Jette ton bouchon.

Dès que le bouchon eut été jeté, devant la mule se présenta un étang : il était étroit, mais long, car il avait cent lieues de tour ; la mule le traversa rapidement et arriva de l'autre bord ; le parrain ne pouvait le traverser, et il était forcé d'en faire le tour.

— Ah ! dit la mule, il nous reste encore dev

obstacles à surmonter; car il va plus vite que nous. Veille bien et regarde si tu le vois venir.

— Je ne vois rien.

— Aperçois-tu quelque chose ?

— Non.

— Le vois-tu venir ?

— Ah ! j'aperçois un feu et une fumée, le feu est dans l'air : je n'ai jamais vu pareille chose, nous sommes perdus !

— Ah ! dit la mule, il est plus à craindre que la première fois. Le vois-tu approcher ?

— Oui.

— Jette ta brosse.

Dès qu'elle eut touché terre, il se présenta une forêt aussi épaisse que l'étaient les poils de la brosse, elle avait trente lieues de tour, et était large d'une lieue seulement. La mule la traversa par le milieu, tandis que le parrain était obligé de la contourner.

— Nous avons encore deux obstacles, dit la mule : le vois-tu venir ?

— Non,

— N'aperçois-tu rien ?

— Je ne vois rien.

— Le vois-tu maintenant ?

— Oui, je le vois venir comme des coups d'éclairs, et il a l'air plus terrible que les autres fois. Ah ! le voici sur nous.

— Jette ton étrille.

A l'endroit où était tombée l'étrille s'éleva une montagne qui avait un kilomètre de hauteur et dix kilomètres de tour. La mule la gravit, mais le cheval ne pouvait pas monter, car il était trop lourd.

— Veille bien si tu ne le vois pas, c'est maintenant la dernière épreuve.

— Je ne le vois pas.

La mule marchait vite, marchait longtemps, marchait toujours

— Ah ! le voici qui arrive sur nous, je ne le vois plus, je ne vois plus rien, ni terre ni ciel.

Comme la mule sautait par-dessus le petit ruisseau qui bornait la terre sainte, le parrain qui était le diable en personne arrivait sur eux.

— Ah ! dit la mule, il était temps, car je n'en pouvais plus.

Quand la mule passait la rivière, le diable emporta la moitié de sa queue qui dépassait le ruisseau.

Le parrain de Jean le Teignous lui cria :

— Coquin, il était temps que tu te sauves, car si je t'avais attrapé, tu aurais été prendre place au milieu de ceux que tu as vus dans la centième chambre.

— Merci, parrain, dit-il ; mais je suis aussi fin que toi : tu as été pris, et moi je suis sauvé.

*
* *

— Hé bien ! Jean, lui dit la mule, te voilà tiré d'affaire. Je vais te quitter ; mais tu es capable et intelligent et tu peux aller tout seul.

— Ah ! ma mule, est-ce que tu voudrais me laisser ici ?

— Oui, mon ami ; mais écoute un dernier conseil. Depuis que tu t'es plongé dans la fontaine, tes cheveux sont comme de l'or ; tu les couvriras d'un bonnet, comme si tu avais la teigne, afin qu'on ne les voie pas, et tu iras demander au roi s'il a besoin d'un jardinier.

— Comment ferai-je, ma mule, moi qui n'ai pas appris le jardinage ?

— Va sans crainte, et quand tu auras besoin de moi, voici une petite baguette ; tu en frapperas la terre en disant : « Par la vertu de ma petite baguette, à moi ma mule ; » et j'accourrai aussi vite que la parole.

Avant de quitter la mule, il lui dit à revoir et l'embrassa, puis il alla au château du roi.

— Bonjour, sire, vous n'auriez pas besoin d'un garçon jardinier ?

— Si, le garçon jardinier est parti hier, et je serais bien aise que tu le remplaces, parce que le maître-jardinier a trop à faire pour un seul homme.

— Vous ne pouviez trouver mieux que moi, répondit Jean.

— Passe à la cuisine, dit le roi, et quand tu auras déjeuné tu iras au jardin trouver le maître-jardinier.

— Maître-jardinier, dit Jean quand il eut mangé, je suis à vos ordres, le roi m'a gagé pour remplacer le garçon qui est parti hier. Avez-vous de l'ouvrage à me donner ?

Le maître-jardinier qui était dur et jaloux lui dit :

— Voilà une vigne qu'il faut tailler.

Mais il ne lui donna qu'un méchant couteau de bois :

— Comment voulez-vous, maître, que je puisse tailler la vigne avec cet outil-là ?

— Prenez-vous-y comme vous voudrez, il faut que vous la tailliez.

Jean essaya de faire l'ouvrage avec son couteau de bois ; mais il ne put y réussir, et tout en colère, il arracha la vigne et vint trouver le maître-jardinier.

— Venez voir votre vigne, dit-il, elle est taillée.

Quand le jardinier vit la vigne arrachée, il resta muet d'étonnement.

— Qu'avez-vous fait là ? Le roi va vous corriger de la belle façon, car il tient fort à ses raisins, et cette vigne en apportait de si beaux !

— C'est à vous la faute, dit Jean : pourquoi m'avez-vous donné un couteau de bois ?

Le maître-jardinier s'en alla trouver le roi. Pendant ce temps, Jean était bien penaud : « Comment faire, pensait-il, le roi va me gronder ! » Mais il se souvint de sa mule ; et prenant sa petite baguette :

— Par la vertu de ma petite baguette, à moi, ma mule !

La mule arriva aussitôt :

— Qu'as-tu fait, mon ami, pour avoir besoin de moi ?

— On m'a envoyé tailler cette vigne, mais, comme je n'avais pour cela qu'un couteau de bois, je l'ai arrachée.

— Ce n'est pas grand'chose que cela. Par la vertu de ma petite baguette, que la vigne soit taillée comme si le meilleur jardinier y avait mis la main, et qu'elle se couvre des plus beaux raisins qu'on ait jamais vus.

Aussitôt tout cela s'accomplit, et Jean le Teignous remercia la mule qui disparut.

Jean entendit le roi qui venait avec son maître-jardinier, et qui paraissait furieux ; il alla au-devant de lui jusqu'au portail.

— Qu'avez-vous fait, mon ami, dit le roi ?

— Sire, on m'a ordonné de tailler une vigne et je l'ai taillée ; c'est le premier ouvrage que je fais dans votre jardin.

— Mais, le jardinier prétend que vous l'avez arrachée.

— Non, je l'ai taillée, et il y a dedans du raisin si beau que de votre vie vous n'en avez vu de pareil.

— Allons voir, dit le roi.

Quand ils arrivèrent devant la vigne :

— Ah ! s'écria le roi, est-ce que c'est vraiment du raisin qui est si gros ?

— Oui, sire, je vais vous en cueillir une assiettée pour votre dîner ; il est excellent, car je viens d'y goûter.

Le roi gronda son jardinier et lui reprocha d'être venu lui dire du mal de son garçon qui méritait au contraire des éloges.

— Il paraît, sire, que j'avais la vue trouble, car j'aurais mis ma main au feu que la vigne était arrachée.

— Prenez garde de venir une seconde fois me faire de faux rapports sur ce garçon, dit le roi en s'en allant.

Jean le Teignous demanda au maître-jardinier s'il n'avait point d'autre ouvrage à lui donner ; il lui ordonna de sarcler des carottes ; mais Jean arracha les carottes et laissa l'herbe, puis il vint dire au maître-jardinier que sa besogne était faite, et qu'il pouvait venir la voir.

Quand le jardinier vit les carottes arrachées, il dit :

— Qu'avez-vous encore fait ?

— J'ai sarclé les carottes, ne les voyez-vous pas ?

— Si, mais vous avez arraché les carottes et laissé l'herbier. Je vais encore aller le dire au roi.

— Sire, dit le jardinier au roi, j'ai envoyé mon aide sarcler les carottes, et il a laissé l'herbe debout et arraché les carottes.

— C'est peut-être cette fois-ci comme pour la

vigne; prenez garde, si vous vous êtes trompé, je vous chasse.

Jean pendant ce temps avait pris sa baguette et appelé sa mule :

— Qu'est-ce encore? dit-elle.

— On m'avait envoyé sarcler des carottes, et je les ai arrachées.

— Ce n'est que cela ! Par la vertu de ma petite baguette, que les carottes soient plantées en terre, l'herbe ôtée, et qu'elles deviennent grosses comme le poignet du bras.

Jean alla encore au-devant du roi.

— Bonjour, sire, lui dit-il.

— Qu'as-tu fait?

— J'ai sarclé des carottes ainsi que cela m'avait été ordonné.

Quand le roi vit la planche bien nettoyée, et les carottes les plus grosses qu'eût jamais produit son jardin, il s'écria :

— Ah ! maître-jardinier, vous en voulez à ce garçon; venez avec moi; je vais vous payer vos gages, et lui va prendre votre place.

Le jardinier s'en alla en pleurant avec le roi, et essaya de le faire revenir sur sa décision; mais le prince lui dit :

— Je n'ai qu'une parole, et vous savez que je vous avais averti.

Jean le Teignous resta au jardin, et le roi était content de lui, car il faisait pousser des récoltes comme on n'en avait jamais vu, et il lui dit :

— Mon ami, vous allez rester comme maître-jardinier, et je vous donnerai des garçons pour vous aider.

— Non, sire, répondit Jean, je veux être seul dans votre jardin; seulement, si vous voulez que je reste à

votre service, je désire que vous me fassiez bâtir une petite maison près du portail, et qu'elle soit construite pour demain.

— Mon ami, dit le roi, vous demandez une chose impossible.

Cependant le roi fit annoncer à son de tambour dans toutes les villes qu'il demandait un grand nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers et de tous les ouvriers nécessaires à la construction d'une maison, et il avait soin de prévenir qu'on ne regarderait pas au prix.

Il arriva de tous côtés des ouvriers au château, et le roi leur dit d'aller déjeuner bien vite dans sa cuisine, et de se préparer à la besogne. Quand ils eurent mangé, les maîtres de chaque corps d'état vinrent demander les ordres du roi :

— Allez, dit-il, trouver mon jardinier, c'est lui qui va vous donner des plans.

Quand Jean le Teignous les vit venir, il dit :

— Ah ! voici de la compagnie, je ne vais plus être seul dans le jardin.

— Nous sommes à vos ordres, dirent les maîtres ouvriers.

— En ce cas vous allez me construire une petite maison qui aura trente pieds carrés et sera auprès du portail.

Il ordonna aux menuisiers de lui faire un petit mobilier, et aux charpentiers de préparer les poutres et la toiture, de façon que tout fût prêt ensemble.

Le lendemain, la maison était terminée ; Jean s'y installa et tout venait à merveille dans son jardin.

*
* *

Jean avait trois habits que lui avait donnés la mule ; l'un était couleur de la lune, l'autre couleur des étoiles ; le troisième était couleur du soleil, et il se plaisait à les mettre quelquefois.

Une nuit qu'il faisait clair de lune, il revêtit son habit couleur de soleil, et monta sur sa mule, il alla se promener sur la terrasse du jardin.

Le roi avait trois filles, et les fenêtres de l'appartement de la plus jeune avaient vue sur la terrasse. La princesse qui ne dormait point était à sa croisée, et quand elle vit se promener Jean qui avait la mine d'un prince, elle se pencha pour le mieux voir.

— Ah ! pensait-elle, qui est-ce qui se promène avec de si beaux habits ? ne serait-ce pas Jean le Teignous ? car c'est un homme qui a du pouvoir plus qu'on ne croit.

Pour s'en assurer, la petite princesse se hâta de descendre les escaliers quatre à quatre ; mais Jean qui était attentif à tout, s'en aperçut, et d'un coup de baguette, il fit disparaître ses habits et sa mule et s'enferma dans sa maison.

La princesse arriva en courant au portail du jardin, et frappa à la porte de la petite maison en criant :

— Jean, ouvre-moi !

— Qui est là, dit-il ?

— C'est moi, ouvre bien vite, je veux te voir.

— Toi ! qui, toi ?

— La plus jeune des princesses.

— Qui vous amène ici ? Si votre père savait cela, il pourrait penser bien des choses de nous deux.

— Ouvre-moi, je t'en prie ; mon père ne saura rien, je connais ton pouvoir.

— Du pouvoir, je n'en ai point, et si votre père vous savait ici, il me ferait couper le cou.

La pauvre princesse s'en alla bien dépitée, et elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain soir Jean fit encore venir sa mule et se promena sur la terrasse vêtu de son habit couleur de la lune ; la princesse qui ne dormait pas se hâta de descendre dès qu'elle l'aperçut, mais lui avait encore été plus prompt à faire disparaître son habit et sa mule et à rentrer chez lui.

— Jean, dit la princesse, ouvre-moi bien vite, je veux te voir vêtu de ton bel habit comme tu étais tout à l'heure.

— Ah ! répondit Jean, est-ce que vous allez prendre l'habitude de venir tous les soirs m'empêcher de dormir, au risque de me faire couper le cou par-dessus le marché. Allez-vous-en, je vous prie, et me laissez tranquille.

Jean resta à se reposer jusqu'au lendemain soir, il pouvait rester au lit, car son jardin était soigné sans qu'il eût besoin de s'en occuper ; et pendant toute la journée la petite princesse se promena dans le jardin ne pensant qu'à son jardinier, et songeant au moyen de surprendre Jean.

Quand vint la nuit, il prit son habit couleur des étoiles, et alla se promener ; la princesse sortit encore bien vite, mais ne fut pas aussi prompte à sortir que Jean à rentrer.

— Ouvrez-moi promptement, jardinier, dit-elle, cette fois je vous ai vu, et je suis sûr que c'est vous qui vous êtes promené avec ces beaux habits.

— Ma foi, répondit-il d'un ton brusque, il paraît que je ne pourrai plus désormais dormir tranquille-

ment. Allez-vous-en, ou je vais me lever et aller prévenir votre père.

La pauvre princesse retourna se coucher, le cœur bien gros, et elle ne dormit guère cette nuit-là.

L'aînée des filles du roi avait envie de se marier, et elle le dit à son père :

— Puisque tu veux te marier, j'y consens; mais si cela convient à tes sœurs, on pourrait faire les trois mariages le même jour.

Après les avoir consultées, le roi fit bannir au son du tambour que les trois princesses voulaient se marier, et qu'à un jour fixe, elles choisiraient chacune un époux.

Voilà tous les seigneurs, les princes, les généraux et les amiraux qui arrivent dans la cour du château; le roi fit ranger les prétendants sur deux lignes, et donna une boule d'or à chacune de ses filles, en disant à l'aînée de choisir la première, et elle jeta sa boule dans les pieds d'un prince, la cadette lança aussi la sienne à un autre prince.

— Hé bien, dit le roi, c'est au tour de la jeune maintenant.

— Ah! papa, répondit la princesse qui s'appelait Eugénie, tout le monde n'est pas ici.

— Tu es bien difficile, ma fille.

On fit venir les officiers qui furent rangés sur deux lignes, mais la princesse jeta sa boule aux pieds du roi, en disant :

— Tout le monde n'est pas ici.

Les marchands et les ouvriers furent appelés, et la princesse jeta encore sa boule à terre en répétant :

— Tout le monde n'est pas ici.

— Enfin, dit le roi, il ne manque plus que Jean le Teignous, qu'on aille le chercher.

Jean le Teignous suivit l'envoyé du roi ; il avait de gros sabots, un chapeau et des habits tout usés, et quand il arriva en présence du roi, il dit :

— Bonjour, sire, que me voulez-vous ?

— Allez, mon ami, vous mettre en rang parmi les autres, c'est peut-être vous que la princesse choisira pour son mari.

Comme il se rendait pour aller se mettre en ligne, il sentit une boule qui frappait dans ses sabots, et il se retourna en disant :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Tous ceux qui étaient présents se mirent à applaudir et à rire en criant :

— Vive Jean le Teignous ! c'est lui qui va épouser la princesse.

— Hé bien, dit le roi, tu vas avoir ma fille.

— Votre fille ! c'est moi qui vais être glorieux maintenant.

Le roi n'était guère content de voir sa jeune fille se marier à un jardinier, pendant que les aînées épousaient des princes ; mais il n'avait qu'une parole, et les noces eurent lieu.

Ce jour-là, le roi ne parla pas à Jean le Teignous qui s'en plaignit à sa femme.

— C'est, répondit-elle, que mon père n'est guère causeur de sa nature.

— Enfin, tu es ma femme et désormais pour la vie.

— Oui, dit-elle, et je te suivrai partout où tu voudras.

Quelques jours après les noces, le roi qui n'était pas flatté du tout d'avoir Jean dans sa famille, dit à la princesse.

— Ma fille, tu as épousé le jardinier : c'est une honte pour moi, mais enfin c'est pour toi que tu t'es mariée.

— Oui, mon père, il y avait déjà longtemps que j'étais amourachée de lui.

Le roi fit meubler pour Jean le Teignous et sa femme une maison un peu éloignée de son château, et ses deux filles et leurs maris restèrent avec lui.

— Ma chère femme, dit Jean le Teignous, je suis bien content de n'être plus dans le château de ton père, ici nous serons bien plus tranquilles. Mais que vas-tu nous faire pour le souper?

— Je n'en sais rien, mon mari, que veux-tu?

— Mets à bouillir des pommes de terre et nous les mangerons avec un peu de lait ribot.

C'est ainsi qu'ils soupèrent tous les deux.

*
* *

Un jour Jean le Teignous, qui avait été boire une chopine à l'auberge, lut dans le journal que son beau-père avait déclaré la guerre à la Prusse.

— Tu ne m'avais pas dit, ma femme, que ton père avait déclaré la guerre, dit-il quand il fut chez lui.

— C'est que je n'en ai pas eu connaissance.

— Je vais aller lui offrir mes services.

— Ah! s'écria-t-elle, reste plutôt ici avec moi.

Jean alla au château et dit à son beau-père :

— Est-il vrai que vous êtes en guerre avec les Prussiens?

— Oui, répondit-il; pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est pour donner un coup de main à mes beaux-frères.

— Toi! tu serais mort de peur avant d'être rendu à ton poste.

550375

— Donnez-moi un cheval et un sabre, et vous verrez.

— Mon ami, tu viens trop tard ; il ne reste plus qu'un cheval qui ne marche que sur trois pattes. prends-le si tu veux.

— Volontiers, mais il me faudrait un sabre.

— Il n'en reste qu'un qui est rouillé et ébréché.

— C'est bien, dit Jean, je le dérouillerais dans le corps des Prussiens.

Il prit le sabre avec son vieux ceinturon, et monta sur le cheval à trois pattes qui n'avait ni selle ni bride ; il était maigre et décharné et trébuchait à chaque pas. Aussi il mit cinq heures à se rendre du château à sa maison, et pourtant il n'y avait qu'une demi-lieue de route.

En rentrant, il dit à sa femme :

— Me voilà aussi équipé, Eugénie ; à force de demander, j'ai obtenu un cheval.

— Oui, s'écria-t-elle, te voilà bien monté ! où veux-tu aller ? tu n'es jamais capable de te rendre à la guerre.

— Si, répondit-il ; donne-lui une bonne poignée d'ajoncs à manger.

Mais le cheval qui était vieux les trouvait trop durs et ne pouvait les manger.

— Mes beaux-frères, dit Jean, partent après-demain ; il faut que je me mette tout de suite en route pour être rendu en même temps qu'eux.

Et après avoir dit au revoir à sa femme, il monta à cheval. — Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. Sur sa route, il rencontra un borbier, son cheval y entra, et il ne put le retirer.

Il aperçut ses beaux-frères qui venaient montés sur

de magnifiques chevaux, et précédés de clairons et de tambours.

— Ah ! dirent-ils en riant quand ils le virent, en voilà un bon guerrier ; c'est lui qui tuera des Prussiens !

— Je n'en tuerais pas tant que vous, car je ne suis pas si bien monté mais je ferai ce que je pourrai.

Ses beaux-frères continuèrent leur route, suivis de plus de quatre cent mille hommes. Quand Jean vit passer les derniers soldats, il les pria pour l'amour de Dieu de lui aider à relever le cheval ; les uns le prirent par les oreilles, les autres par la queue, et ils le tirèrent du borbier, puis ils suivirent leur régiment.

Lorsque Jean les eut vus disparaître, il descendit de cheval, laissa sa bête paître le long de la banquette, et prit sa petite baguette en disant :

— Par la vertu de ma petite baguette, à moi, ma mule !

La mule parut aussitôt et il lui dit :

— Il y a du nouveau, ma mule ; je suis marié à la jeune fille du roi, il y a une guerre, mes beaux-frères viennent de passer sur de beaux chevaux, et à moi on ne m'a donné qu'une rosse qui n'a plus que trois pattes, et un vieux sabre rouillé.

— N'est-ce que cela ? répondit la mule, prends ton habit couleur du soleil, monte sur mon dos et, nous allons voir.

Ils se mettent en route. — Marche aujourd'hui ; marche demain, — et bientôt il vit ses beaux-frères à la tête de leurs régiments ; mais il les dépassa sans détourner la tête, et ils lui crièrent :

— Ah ! beau prince ! arrêtez beau prince, et attendez-nous !

Mais lui sans les écouter, continue sa route et arrive

en présence de l'ennemi. On hisse le pavillon qui était le signal du combat, et Jean dit :

— Quand vous y serez, je suis prêt.

— Mais où est votre armée? demanda le roi prussien.

— Je suis seul avec ma mule et c'est assez.

Voilà la bataille qui commence : la mule s'élance au milieu des Prussiens et Jean manœuvre son sabre à droite et à gauche, et en peu de temps une partie de l'armée fut détruite; le roi prussien fit hisser un drapeau blanc en demandant une trêve jusqu'au lendemain. Le roi lui donna un papier signé de lui où il reconnaissait que ses soldats avaient été vaincus.

Jean retourna sur ses pas, et il rencontra ses beaux-frères.

— Bonjour, messieurs, où allez-vous comme cela?

— Beau prince, nous nous rendons à la guerre.

— Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, leur dit-il en leur montrant son papier.

— Comment ! c'est vous qui avez gagné la bataille?

— Comme vous voyez, messieurs.

Les beaux-frères s'en retournèrent vers la ville, et en passant auprès d'une auberge, ils invitèrent Jean à boire un verre avec eux, mais il refusa, disant que ce serait pour une autre fois, car aujourd'hui le temps le pressait.

Jean arrive à son vieux cheval qui pâturait le long du fossé, fait disparaître sa mule, et remonte sur sa rosse. Son cheval qui ne marchait que sur trois pattes resta encore embourbé au même endroit, et quand ses beaux-frères passèrent à côté de lui, ils disaient :

— En voilà un fameux guerrier ! il en faudrait plus de cent mille comme lui pour tuer un Prussien.

Ils continuèrent leur route et allèrent annoncer à leur beau-père qu'ils avaient gagné la bataille.

Jean pria encore les soldats de l'aider à relever son cheval, et en s'en retournant, il trouva un nid de berrichet, ou, si vous aimez mieux, de roitelet, où il y avait douze petits auxquels il coupa le cou, et il ramassa leurs têtes dans son mouchoir de poche.

Il rentra chez lui en sè traînant :

— Ah ! ma femme, que je suis lassé !

— Je parie que tu as tué des Prussiens ?

— Si j'en ai tué ! regarde, je vais te montrer leurs têtes.

— Ah ! dit sa femme, elles ne sont pas faites comme les nôtres.

Elle pensait tout de même qu'il y avait là-dessous quelque enchantement.

Sa femme lui servit à souper de la bouillie de blé noir et du lait, et il alla se coucher en lui recommandant de l'éveiller à quatre heures du matin, parce qu'il voulait retourner à la guerre.

*
* *

Jean le Teignous repartit de bonne heure sur son cheval à trois pattes ; comme la veille, il resta encore dans le borbier, et ses beaux-frères se moquèrent aussi de lui en passant.

— Mes amis, leur dit-il, ce n'est pas bien de votre part de rire de mon malheur, je fais ce que je peux, et l'on verra par la suite comment j'ai réussi.

Les soldats lui aidèrent à se relever, puis il appela sa mule, monta dessus, et prit son habit couleur de la lune. Il ne tarda pas à arriver en vue de ses beaux-frères.

— Ah ! dirent-ils, voici encore le beau prince qui a gagné la bataille. Prince, arrêtez-vous un peu.

— Non, répondit-il, je ne puis, car ma monture est trop ardente.

Quand il arriva au champ de bataille, il hissa encore son pavillon pour dire qu'il était prêt.

Le roi prussien avait fait boire à ses soldats de la poudre et de l'eau-de-vie pour leur donner du courage ; mais quand le combat fut engagé, la mule sautait au milieu des ennemis, et à chaque fois qu'elle retombait, elle en écrasait plus d'un cent, sans compter ceux que Jean tuait avec son sabre, et ils tiraient sur lui sans pouvoir l'atteindre.

Le roi de Prusse ne tarda pas à hisser le drapeau blanc, et à demander une trêve jusqu'au lendemain ; il donna à Jean un parchemin où il déclarait qu'il s'avouait vaincu.

Bientôt il rencontra ses beaux-frères :

— Voilà, dirent-ils, un prince qui fait du chemin.

— Où allez-vous, messieurs ? leur demanda Jean.

— Beau prince, nous allons à la guerre.

Il tira son parchemin de sa poche et leur dit qu'il était inutile d'aller plus loin, puisque la bataille était remise à demain.

— Descendez de cheval, dirent-ils, et venez vous rafraîchir avec nous.

— Non, répondit-il, ma monture ne peut rester en place.

Le voilà reparti, et il fut bientôt hors de vue.

Arrivé à son vieux cheval, il quitta la mule, et le fit encore entrer dans le borbier, et ses beaux-frères disaient en passant près de lui :

— Nous avons déjà gagné deux batailles, et ce fameux guerrier n'a pas encore bougé de place !

Les soldats l'aidèrent de nouveau, et il se remit en route. Il trouva un nid de merle où il y avait quatre

petits, il leur coupa le cou et ramassa les quatre têtes dans son mouchoir.

En rentrant à la maison, il dit :

— Me voici de retour encore une fois, mais j'ai eu bien de la misère.

— Je suis sûr que tu as encore tué des Prussiens.

— Pas autant qu'hier, mais cette fois, ce sont des officiers, dit-il en lui montrant les têtes.

Après avoir soupé avec de la galette et du lait, il alla se coucher en recommandant à sa femme de l'éveiller à trois heures du matin.

Il partit, et il lui arriva la même chose que les jours précédents ; il appela encore sa mule et prit son habit couleur des étoiles.

Quand il passa auprès de ses beaux-frères, ils dirent :

— Voici encore un beau prince, mais ce n'est pas celui d'hier, son habit est bien plus éclatant. Beau prince, beau prince, attendez-nous et arrêtez.

— Non, dit-il, ma monture ne veut pas arrêter.

— C'est le même prince qu'hier, observa l'un des beaux-frères, je reconnais sa mule.

Arrivé au champ de bataille Jean le Teignous hissa le pavillon de signal et s'élança au milieu des ennemis avec sa mule ; cette fois il détruisit presque toute l'armée et tua beaucoup d'officiers, et le roi prussien arbora le drapeau blanc en disant :

— La guerre est terminée, je demande la paix.

Jean exigea trois milliards, et tous les drapeaux de l'armée, et quand le traité fut signé et les drapeaux livrés il donna une poignée de main au roi de Prusse en disant :

— Au plaisir de vous revoir.

En s'en retournant, il rencontra ses beaux-frères :

— Où allez-vous comme cela, mes amis ? Je vous trouve tous les jours au même endroit.

— Nous allons à la guerre.

— Vous n'avez pas besoin d'avancer davantage, la guerre est terminée.

— Est-ce possible ? s'écrièrent-ils.

— Oui, il n'est rien de plus certain.

— Acceptez, dirent-ils, de prendre un petit verre avec nous.

— Avec plaisir, répondit Jean.

Il descendit de sa mule et l'attacha à la porte de l'hôtel ; il entra avec les princes dans un salon particulier, et commanda trois petits verres.

Ses beaux-frères lui demandèrent d'où il était.

— Mes amis, dit-il, je suis de partout.

— Montrez-nous le traité de paix.

Il le tira de sa poche, le leur mit sous les yeux en leur faisant voir la signature du roi de Prusse.

— Vous voyez que je ne vous trompe pas, dit-il, et il leur montra aussi les drapeaux prussiens.

— Ah ! dirent les princes, si vous vouliez nous donner ce parchemin et ces drapeaux, cela nous mettrait bien avec notre beau-père, car nous sommes nouvellement mariés, et cela ne vous ferait pas grand'chose, puisque vous êtes de partout.

— Je veux bien, mes amis ; voici tous les drapeaux ; mais attendez-moi quelques instants, j'ai besoin d'être seul dans une chambre pour écrire, et je vous remettrai ensuite les drapeaux.

Il alla dans une chambre, et coupa un morceau dans le milieu de chaque drapeau, puis il les reploya comme ils étaient et les leur rapporta.

— Est-ce que vos dames, dit-il, ne vous ont pas fait quelque cadeau quand vous êtes partis pour la guerre ?

— La mienne, répondit l'un des deux beaux-frères, m'a donné un anneau sur lequel nos deux noms sont gravés.

— Ma femme, ajouta l'autre, m'a fait le même cadeau.

— Hé bien, dit Jean, remettez-moi ces anneaux-là, et je vous donnerai le traité de paix et les drapeaux. Mais je veux aussi que vous ôtiez vos culottes afin que je marque le pied de ma mule sur chacune de vos jambes. Cela ne vous fera pas grand mal et personne ne le saura. Mais c'est une reconnaissance à laquelle je tiens.

Les princes y consentirent facilement et ils lui dirent :

— Beau prince, quand vous passerez par chez nous, ne manquez pas d'entrer au château.

— Oui, mes amis, je vous le promets ; mais il est temps que je parte, car je suis pressé.

Il remonta sur sa mule, — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin.

Il arrive à son vieux cheval, quitte la mule, et fait son cheval à trois pattes s'enfoncer dans le borbier. Ses beaux-frères passèrent encore auprès de lui en disant :

— En voilà un fameux guerrier ! tu n'es pas comme nous, nous avons remporté la victoire, regarde les drapeaux. Nous avons en poche le traité de paix, et nous allons être les bienvenus.

Ils crachaient sur lui en passant, et l'un d'eux le frappa à la cuisse de son sabre dont le bout se cassa et resta dans la plaie.

Jean tomba en faiblesse ; mais les soldats relevèrent son cheval par compassion, et le remirent en selle.

En arrivant chez lui, il dit à sa femme :

— Ah ! Eugénie, prépare mon lit, car je suis blessé.

— Es-tu blessé grièvement, s'écria-t-elle en pleurant ?

— Je ne crois pas que cela soit grand'chose, mais je souffre.

— Je vais faire venir le médecin de mon père, dit la princesse.

Elle alla au palais, et demanda à parler au roi ; on la laissa monter seule, et elle le pria d'envoyer son médecin pour soigner son mari.

Il y consentit ; le médecin arriva, sonda la plaie de Jean, reconnut qu'il y avait dedans quelque chose de dur et en tira un morceau de fer.

— Docteur, dit Jean, ayez la bonté de me donner ce bout de fer que vous venez d'ôter de ma jambe.

Jean serra précieusement le bout de l'épée ; le médecin lui ordonna des remèdes et il se guérit promptement.

*
* *

Quelques jours après, Jean dit à sa femme :

— Depuis que nous sommes partis pour aller à notre ménage, il n'y a pas eu de repas chez nous ; il faut inviter ton père, ta mère, tes sœurs et tes beaux-frères à venir manger un morceau. Tu prieras aussi le médecin qui m'a guéri.

Le matin du repas, Eugénie se prépara de bonne heure pour faire à manger, mais elle ne trouvait chez elle que des pommes de terre et de la farine de blé noir.

— Comment faire ? dit-elle à son mari.

— Tu es embarrassée pour peu de chose. Comme premier plat tu mettras des pommes de terre bouillies, tu n'auras même pas besoin de les peler ; puis tu serviras de la bouillie de blé noir, et enfin des galettes de blé noir pour le dessert.

A midi le roi arriva avec toute sa famille ; il y avait sur la table une petite nappe qui ne la couvrait pas tout entière, et tout autour des escabeaux qu'on avait été emprunter chez les voisins.

Quand on apporta les pommes de terre bouillies, Jean dit :

— Il y a des oignons et un peu de beurre pour ceux qui n'aiment pas les pommes de terre.

Les convives ouvraient des yeux étonnés en voyant ce repas ; mais le roi jeta un coup d'œil à ses gendres, qui se mirent à manger, mais ils laissèrent plus des trois quarts du plat.

— Ne vous forcez pas à manger de ceci, disait Jean ; il y a encore d'autre fricot.

On servit des *peux* ou, si vous aimez mieux, de la bouillie de blé noir, mais la famille royale y fit peu d'honneur.

— Pour dessert, dit-il, je vais vous donner de la galette, et quelques pommes que je vais aller chercher dans mes pommiers.

Quand le repas fut fini, on convint que chacun dirait sa petite histoire.

Ce fut le roi qui commença :

— J'ai, dit-il, marié mes trois filles ; les deux aînées ont épousé des princes qui sont auprès de moi, et dont je suis content, car ils viennent de remporter la victoire. La plus jeune a voulu se marier à Jean le Teignous ici présent ; c'est un bon garçon, et je n'ai rien à dire de lui ; mais ma fille n'a pas agi comme elle aurait dû faire.

L'aîné des princes dit à son tour :

— Nous avons été à la guerre ; le premier jour, les ennemis battus ont demandé une trêve jusqu'au lendemain ; nous avons eu bien du mal, mais nous n'avons pas perdu un seul homme. Le second jour, la victoire fut encore pour nous ; le troisième, les ennemis furent entièrement défaits ; ils demandèrent la paix, et le roi de Prusse nous a remis ses drapeaux, et doit nous payer trois milliards. Mais nous avons été fort aidés par un beau prince inconnu, qui s'en est allé après la victoire.

— Si vous revoyiez ce prince-là, dit Jean le Teignous, le reconnaissez-vous bien ?

— Oui, dirent-ils, et nous le reverrons, car il a promis de venir nous voir au château.

Jean sortit, et se rendit à son jardin avec sa petite baguette, appela sa mule, prit son habit couleur du soleil, monta sur la mule, et prenant la grande route il passa devant la porte de Jean le Teignous.

Au bruit que fit la mule, ceux qui étaient chez Jean se détournèrent à regarder.

— Voilà le beau prince, s'écrièrent les gendres du roi.

— Priez-le de s'arrêter, dit le roi, bien que je ne puisse pas trop bien le recevoir ici.

Le prince à l'habit couleur de soleil entra.

— Nous parlions justement de vous, prince, dirent les gendres.

— En vérité ?

— Oui, nous racontions à notre beau-père que la guerre avait été pénible, mais que vous nous aviez donné un fort coup de main.

— Qu'est devenu Jean le Teignous ? dit le roi. Mais puisqu'il n'est pas là mettez-vous à table ; nous sommes ici chez des gens pas bien riches, mais une autre fois je vous traiterai mieux.

— Voilà des patates, dit l'homme à l'habit couleur de soleil ; c'est tout ce qu'il me faut.

Il mangea des pommes de terre avec du lait, puis de la bouillie de blé noir et enfin deux ou trois galettes pour son dessert.

Quand il eut fini, il dit au roi :

— Sire, vos gendres prétendent qu'ils ont remporté la victoire. Lequel est le plus sûrement victorieux de celui qui a le milieu des drapeaux ou de celui qui n'en a que les côtés?

— Certes, dit le roi, c'est celui qui a le milieu.

— Mesdames, dit-il à ses belles-sœurs, aviez-vous fait quelques présents à vos maris quand ils sont partis pour la guerre?

— J'ai donné au mien un anneau portant mon chiffre et le sien, répondit l'ainée.

— Moi de même, dit la cadette.

Les princes commençaient à ouvrir de grands yeux.

— Sire, poursuivit le prince à l'habit couleur de soleil, je désirerais que vous envoyiez chercher les drapeaux.

Le roi dépêcha son domestique au château ; il ne tarda pas à rapporter les drapeaux, et quand ils furent étendus sur la table, on vit qu'à tous il manquait un morceau au milieu.

Le prince à l'habit couleur de soleil ôta des morceaux d'une petite caisse et il les jeta sur la table en disant aux princes de voir s'ils s'adaptaient aux trous des drapeaux ; ils y allaient parfaitement, et la petite princesse commençait à se réjouir, pensant bien que c'était un tour de Jean le Teignous qu'elle avait reconnu.

Il ouvrit une petite boîte et en tira deux anneaux qu'il présenta à ses belles-sœurs en leur demandant si elles les reconnaissaient.

— Oui, répondirent-elles toutes deux, ce sont bien là ceux que nous avons donnés à nos maris.

Jean dit ensuite au roi :

— Sire, il y a encore autre chose, je désirerais que les princes ôtent leurs culottes, ils doivent avoir sur leur peau l'empreinte des pieds de ma mule.

Cela fut trouvé exact, et le roi était bien surpris.

— Hé bien, dit Jean, est-ce moi qui ai remporté la victoire ou bien les princes ?

— Ah ! répondit le roi, c'est sûrement vous.

— Hé bien ! s'écria-t-il, c'est moi qui suis Jean le Teignous.

Sa femme à ces mots sauta à son cou et l'embrassa si fort que le sang lui sortit du nez, et elle courut embrasser son père, sa mère et ses sœurs.

— Docteur, poursuivit Jean le Teignous, ne vous souvenez-vous pas d'avoir ôté de ma jambe un morceau de fer ?

— Si, répondit-il.

— Ce morceau de fer, sire, est le bout de l'épée d'un de vos gendres qui me frappa si durement qu'un morceau resta dans la plaie.

On vit que le morceau s'adaptait à une des épées.

— Sortez, dit le roi en colère, vous êtes des méchants, et je vais vous exiler. Quant à toi, Jean le Teignous, tu vas venir demeurer avec moi dans mon palais. C'est toi qui es mon fils, et c'est toi qui auras mon royaume.

Conté en 1879, par Louis Pluet, de Saint-Cast, matelot, âgé de 28 ans environ.

Ce conte très long est un de ceux qui se racontent dans la cale des navires qui portent des passagers à Saint-Pierre et à Terre-Neuve.
